



HAL
open science

Les jubilés municipaux d'Edouard Herriot à Lyon (1954-1955) : construire la mémoire d'un demi-siècle de mairie, préparer la guerre de succession

Yann Sambuis

► **To cite this version:**

Yann Sambuis. Les jubilés municipaux d'Edouard Herriot à Lyon (1954-1955) : construire la mémoire d'un demi-siècle de mairie, préparer la guerre de succession. Construire et détruire les représentations officielles des pouvoirs. Images, symboles, allégories de l'Antiquité à l'époque contemporaine, CRHEC; Université Paris-Est-Créteil, Jun 2022, Créteil (Université Paris XII UPEC), France. hal-04663304

HAL Id: hal-04663304

<https://cnrs.hal.science/hal-04663304>

Submitted on 27 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les jubilés municipaux d'Edouard Herriot à Lyon (1954-1955) : construire la mémoire d'un demi-siècle de mairie, préparer la guerre de succession

Yann Sambuis – Agrégé et docteur en histoire, chercheur associé au Larbra (UMR 5190)

La question de la représentation du pouvoir politique est un sujet largement exploré à l'échelle nationale. L'échelon municipal, pour sa part, est souvent moins étudié, considéré comme un échelon administratif, et pas vraiment comme un échelon de la lutte politique. La commune est pourtant un enjeu de lutte pour la conquête, la conservation, et la mise en scène du pouvoir, qui peut être l'objet de notre intérêt.

Edouard Herriot est Maire de Lyon pendant 52 ans. Il est élu en 1905 et reste maire jusqu'à sa mort en 1957. Sous la Troisième République, cet exemple est inédit pour une grande ville. On ne retrouve une telle longévité qu'à Bordeaux avec Jacques Chaban-Delmas après la Seconde Guerre mondiale.

L'image d'Herriot, et notamment sa capacité à incarner localement et aux yeux du monde l'identité de sa ville, une identité marquée par la modération, a été largement étudiée, par moi y compris, de même que le fait qu'il incarne après la guerre « la République en personne », selon le mot de Léon Martinaud-Déplat, dont Serge Berstein a fait le sous-titre de sa biographie d'Herriot. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, dans la lignée du thème de cette journée, c'est la construction d'une représentation officielle du maire de Lyon par les institutions lyonnaises, notamment à travers l'organisation de cérémonies rappelant à bien des égards, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, l'apparat des monarchies : les jubilés municipaux.

Durant la carrière municipale d'Herriot, trois jubilés sont célébrés. En 1930, le quart de siècle de son élection comme maire ; en 1954, son demi-siècle comme conseiller municipal ; en 1955, ses 50 ans comme maire.

La proximité des deux derniers s'explique sans doute en partie par l'âge avancé d'Herriot, né en 1872, et la dégradation de son état de santé, qui le conduit à abandonner la présidence de la Chambre des députés en 1953, qui font craindre l'impossibilité de célébrer le cinquantenaire de mairie en 1955 et expliquent l'organisation d'une cérémonie dès l'année précédente, quand bien même elle commémore ce qui n'est alors que l'élection comme conseiller puis comme 6^e adjoint d'un jeune professeur de lettres en vue dans les milieux radicaux lyonnais.

Plus que dans la construction d'une image officielle du pouvoir, la célébration de 1930 s'inscrit dans une tentative de réaffirmer à Lyon l'influence du parti radical, alors que la SFIO, longtemps alliée d'Herriot, désormais majoritaire au Conseil municipal, conteste de plus en plus sa mainmise et tente même de le renverser depuis la rupture du Cartel des gauches. C'est donc surtout aux jubilés de 1954 et 1955 que je m'intéresserai ici. Tenus au crépuscule de la carrière d'Herriot, alors qu'il a été réélu maire en 1953 mais se retire peu à peu de ses autres responsabilités, ils partagent la volonté d'ancrer dans la durée un discours, une image du maire de Lyon, de créer de son vivant sa légende.

Je présenterai donc ces deux moments de célébration en suivant deux axes de questionnement. D'une part, comment ces deux jubilés contribuent-ils à figer une représentation d'Herriot, à créer de son vivant une mémoire, voire une légende de l'herriotisme ? D'autre part, comment ces deux événements s'inscrivent-ils dans la vie politique lyonnaise et nationale, et comment sont-ils utilisés par les adversaires et les héritiers présomptifs d'Herriot pour se placer dans la guerre de succession qui s'annonce ?

Dans un premier temps, je montrerai que le jubilé de 1954 s'inscrit dans la continuité d'une élection municipale où Herriot conserve sa mairie grâce à une alliance tacite avec les droites modérées. C'est un moment de mise en scène à usage local de l'identité modérée de Lyon, incarnée par Herriot qui réalise enfin la coalescence des centres et le consensus des pouvoirs politique, économique et religieux que Bruno Benoit nomme la synthèse herriotiste.

Dans un second temps, je reviendrai sur le jubilé de 1955. Cette manifestation d'une tout autre ampleur est marquée par la venue de personnalités nationales et internationales. Elle contribue à l'image d'homme d'Etat et de symbole républicain d'Herriot tout en laissant transparaitre, dans un contexte de résurgence du clivage droite-gauche, les critiques d'opposants et les tentatives de captation de l'héritage politique du maire radical par différents acteurs locaux et nationaux.

Le jubilé de 1954, célébration locale de la synthèse herriotiste

Pour comprendre l'enjeu de ce jubilé de 1954, il faut d'abord définir rapidement l'herriotisme. Le terme, déjà utilisé par les commentateurs politiques contemporains d'Herriot, désigne à l'époque le fait de le soutenir. Ma définition est différente : j'entends par herriotisme la pratique du pouvoir par Herriot, en particulier à Lyon. Je rejoins en cela Jérôme Henning, qui a soutenu il y a quelques années une thèse en droit sur *Le radicalisme d'Edouard Herriot et la crise des institutions* et qui préfère parler de radicalisme que d'herriotisme à l'échelle nationale quand l'herriotisme est essentiellement local.

L'herriotisme, ce sont deux choses. D'abord, la synthèse herriotiste telle que l'a définie Bruno Benoit, c'est-à-dire cette capacité à réconcilier les trois pouvoirs lyonnais, à savoir : l'archevêché, la chambre de commerce et la mairie, après le mandat très clivant du socialiste Victor Augagneur. Tout en restant radical-socialiste et anticlérical, Herriot sait ménager les institutions religieuses et les élites économiques, ce qui lui donne une image de modéré en accord avec l'identité de Lyon et facilite son adoption par la population. Ensuite, l'herriotisme est une pratique du pouvoir fondée sur ce que j'ai appelé dans ma thèse un triptyque centralité – modération – lyonnitude. La centralité sur l'échiquier politique garantit d'avoir toujours soit une majorité, soit une minorité de blocage, donc de conserver le pouvoir. La modération, c'est le point précédent. La lyonnitude, c'est cette capacité d'Herriot à incarner sa ville, à la moderniser, à la faire rayonner, à lui donner une revanche symbolique sur Paris en atteignant les plus hautes responsabilités nationales.

La cérémonie qui se tient le 3 mai 1954 dans les salons de l'Hôtel de ville de Lyon réunit ainsi essentiellement des personnalités lyonnaises. En présence de « la grande majorité de ceux qui, depuis un demi-siècle, ont siégé ou siègent encore dans l'Assemblée communale lyonnaise ¹ », sont prononcés plusieurs discours réunis dans une brochure éditée par la mairie de Lyon.

Sur huit orateurs, six sont ou ont été conseillers municipaux de Lyon, auxquels s'ajoute le Consul de Suisse, résident lyonnais. Seule exception, le ministre de l'Intérieur Léon Martinaud-Déplat, vice-président et véritable dirigeant du parti radical, où la présidence d'Herriot est surtout honoraire depuis 1953 et son élection comme président à vie du parti.

¹ *Jubilé municipal du Président Edouard Herriot*, Lyon, Ville de Lyon, 1954, p. 5.

Le spectre politique représenté est en revanche assez large, avec deux socialistes, l'ancien conseiller municipal et ministre André Février et l'ancien adjoint Edouard Arnaud, adversaire malheureux en 1905, trois radicaux, les deux lieutenants historiques d'Herriot, Alfred Jules-Julien et Auguste Pinton, s'ajoutant au ministre, et deux élus de droite modérée, le premier adjoint Pierre Montel et le président du Conseil général Laurent Bonnevey, qui fut conseiller municipal avant l'élection d'Herriot, d'un an son cadet, entre 1900 et 1904, avant de quitter Lyon pour le Beaujolais.

Ce sont donc l'ensemble des forces républicaines modérées, à l'exclusion des communistes et des gaullistes qui contestent le régime parlementaire, qui sont représentés. On a là une première illustration de la synthèse herriotiste.

Le contenu des discours lui-même met en scène la coalescence des centres. En 1953, à l'issue d'une campagne où les deux camps se ménagent et gardent leurs attaques pour les gaullistes et les communistes, les listes radicale et du Centre national des indépendants et paysans sont arrivées au coude-à-coude. Si, au jeu du panachage, Herriot arrive devant le ministre de l'Air Pierre Montel de 7 voix, les radicaux obtiennent 15 sièges contre 16 aux modérés. Après négociations, Herriot conserve la mairie mais concède les postes d'adjoints les plus importants. Montel, premier adjoint, apporte l'hommage « de ceux que, dans le jargon politique, on appelle les adversaires politiques ² ». Tout juste met-il en avant sa jeunesse et sa prise en main progressive des affaires courantes, se posant en successeur. Laurent Bonnevey, lui, dresse la liste des qualités d'Herriot et explique la fidélité des Lyonnais à Herriot par son équité et son respect pour ses adversaires politiques, oubliant qu'au début de leur carrière, leur affrontement sur la question laïque avait été l'occasion de critiques mutuelles très sévères ³.

Le socialiste André Février, lui aussi ancien adversaire quoiqu'il ne prenne pas part aux tentatives de renversement d'Herriot dans l'entre-deux-guerres, organisateur de l'événement, brode pour sa part sur le thème de la lyonnitude, affirmant notamment que « le seul nom d'Edouard Herriot constitue à Lyon un signe instantané de ralliement ⁴ ».

C'est donc bien d'une mise en scène avant tout lyonnaise d'Herriot qu'il s'agit, ce qui se traduit par une faible couverture de l'événement par les médias nationaux. *Le Monde* ne consacre ainsi qu'un court encart donnant la liste des orateurs et mentionnant un télégramme de félicitations du président de la République ⁵.

Le jubilé de 1955 : un événement au retentissement national qui amorce la bataille pour la succession d'Herriot

Si le jubilé de 1954 était une manifestation locale d'unité ou seule transparaissait l'ambition de Montel de succéder à Herriot à la mairie, celui de 1955 est d'une tout autre ampleur et intervient

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 11-12.

⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁵ https://www.lemonde.fr/archives/article/1954/05/05/le-cinquantaire-de-la-premiere-election-de-m-herriot-a-ete-celebre-a-lyon_2029431_1819218.html

dans un contexte politique plus tendu. Il reflète dès lors des rivalités politiques entre les différents participants et donne un aperçu de l'affrontement qui semble se préparer pour succéder à Herriot.

Les festivités s'étalent sur trois jours et font une large part à des invités nationaux et internationaux. Le 29 octobre 1955, un déjeuner réunit le conseil municipal et d'anciens conseillers et adjoints, et est l'occasion de discours de Jules-Julien (qui organise les festivités et parle les trois jours), Montel et Arnaud, déjà orateurs en 1954. Le 30 octobre, se tient un conseil municipal extraordinaire où sont invités les maires des villes avec lesquelles Lyon entretient des liens particuliers : Belfort, défendue en 1870-1871 par des troupes en majorité lyonnaises, Brest, dont la reconstruction à la Libération est aidée par un Comité Lyon-Brest, et Birmingham, officiellement jumelée depuis 1951 mais avec laquelle Herriot a noué des liens dès la Grande Guerre. Il est suivi d'une visite du président du Conseil Edgar Faure et de son ministre de l'Intérieur Maurice Bourgès-Maunoury. Le 31 octobre, enfin, une cérémonie dans les salons de l'Hôtel de ville est ponctuée de discours du maire de Birmingham, du consul du Royaume-Uni et de Pierre Mendès-France, président du parti radical. Le cardinal Gerlier y est présent, symbole de l'apaisement des relations avec l'Église.

L'événement est couvert par la télévision avec un reportage de 4 minutes au journal télévisé, ce qui démontre son importance, reportage dont seules les images sont malheureusement accessibles sur la chaîne Youtube de l'INA ⁶, sans le commentaire audio.

Il s'agit de broser en trois strates superposées un portrait élogieux d'Herriot. A l'échelle locale, un grand maire modéré, ce qui s'incarne dans les discours de Jules-Julien et de Pierre Montel insistant sur la convergence possibles entre radicaux et indépendants « plus grande que ce qui nous sépare ». A l'échelle nationale, un homme d'État et un chef de parti, leader de la gauche du parti radical que représente désormais Mendès-France. C'est ce que rappellent l'ancien conseiller Sutti, qui évoque la résistance d'Herriot à Vichy et sa déportation, le président du Conseil, qui parle du « modèle » qu'est Herriot pour les républicains, et bien sûr Pierre Mendès-France. Dans un long discours, le nouveau chef du parti radical fait l'éloge d'Herriot tribun et chef de parti, homme du rassemblement des gauches. A l'échelle internationale, Herriot est un artisan de la paix entre les nations et, en particulier, du rapprochement franco-britannique – Herriot avait même proposé en 1940 une fusion entre les deux états et leurs empires pour poursuivre la guerre malgré la débâcle en métropole. Cette dimension est notamment présente dans les hommages des deux représentants britanniques, qui évoquent son œuvre pour la paix dans l'entre-deux-guerres (l'évacuation de la Ruhr, le plan Dawes), mais aussi de Pierre Mendès-France, qui témoigne de l'influence internationale d'Herriot qu'il avait pu constater lors de son exil américain.

Cette construction de la légende d'Herriot prend néanmoins une tournure plus politique, puisque cette fois, Pierre Montel n'est pas le seul à tenter d'en capter l'héritage. Alors que l'épisode mendésiste a provoqué une rupture entre radicaux et indépendants, le leader de la droite modérée lyonnaise tente ainsi de rallier à lui le maire et président de parti, en l'exhortant notamment à se positionner sur la question algérienne et contre la décolonisation. A l'opposé, Mendès, qui intervient le surlendemain, s'inscrit dans la filiation d'Herriot, et le long portrait qu'il en dresse est d'abord le récit de sa propre inscription dans les pas du chef du Cartel. Chacun tente ainsi de

⁶ https://www.youtube.com/watch?v=Kayu5OHTtwk&ab_channel=INAPolitique

construire d'Herriot l'image qui lui sera la plus profitable en lui permettant de capter l'héritage d'une figure prestigieuse et respectée.

Conclusion

Les jubilés d'Edouard Herriot sont donc intéressants à plusieurs titres, puisqu'ils participent à la construction de l'image d'un homme politique en exercice avec une portée et des enjeux qui s'inscrivent à plusieurs échelles spatiales et temporelles.

A court terme, cette unanimité locale mise en scène et cette figure de sage de la République servent Herriot, qui conserve son siège de maire jusqu'à sa mort en 1957 et gouverne même sa ville sans ses alliés modérés, premier groupe du conseil municipal, à partir de la fin 1955. Elle favorise aussi sa réélection à la Chambre des députés presque sans faire campagne, sa santé ne le lui permettant pas, en 1956.

A long terme, elle contribue à fixer pour la postérité la légende de l'herriotisme, qui lui survit. Le processus est entamé dès 1952 avec des célébrations des 80 ans d'Herriot orchestrées par le président de la Chambre de commerce de Lyon, Auguste Lumière. Incarnant la synthèse des trois pouvoirs lyonnais, c'est la CCI qui organise la souscription pour l'édition d'une médaille-souvenir, et on retrouve parmi les 1500 souscripteurs à la fois des représentants syndicaux, des entreprises, des institutions. La remise a lieu en présence de l'archevêque de Lyon, le cardinal Gerlier. Elle se poursuit après la mort d'Herriot, dont les funérailles sont, contre la volonté exprimée dans son testament, mais en conformité avec des dernières volontés qu'il aurait exprimées à son épouse et au cardinal, à la fois religieuses et nationales. Par la suite, le nom d'Herriot est omniprésent dans l'odonymie lyonnaise et française : la plupart des grandes et moyennes villes possèdent leur rue Edouard Herriot, et son nom a été attribué à de nombreuses écoles. A Lyon, l'hôpital est baptisé de son vivant et contre son gré, d'abord dans l'usage puis officiellement, puis viennent après sa mort le port fluvial, le lycée, la rue Edouard-Herriot, une des principales artères du centre-ville. On trouve aussi un buste sur les quais du Rhône, un bas-relief près de sa tombe, une fresque sur les quais de Saône, et pendant longtemps une salle du musée d'histoire de la ville, fermée lors de sa rénovation dans les années 2000.

Mais la postérité, c'est aussi l'héritage, et les tentatives de captation sont évidentes lors des jubilés. Celle de Mendès-France, depuis longtemps adoubé, est une réussite : il est le dernier grand chef du parti radical. En revanche, celle de Montel est un échec, puisqu'à la mort d'Herriot, et en dépit de la majorité relative dont disposent les indépendants, c'est le discret adjoint Louis Pradel, élu sur les listes radicales sans être un militant actif du parti, qui lui succède pour deux décennies.